



Humains sur la même planète

Lycée Pablo Neruda 35, rue Henri WALLON 38400 St MARTIN D'HERES - www.lycee-pabloneruda38.fr - rubrique vie lycéenne

Que peut signifier : être (un) humain ? Tel est le fil directeur de ce numéro exclusivement consacré aux travaux effectués cette année par des élèves de Terminale, dans le cadre du programme de philosophie, à partir du roman d'Hélène Waysbord, « L'amour sans visage » et de la sculpture de Marie Mathias, « Silence » et en lien avec la Maison des enfants d'Izieu.

« Être un homme dans le monde où je devais vivre, c'était là une tâche ardue et difficile, combien plus difficile que de se mordre les dents ou de marcher sur les cheveux. » R. Queneau, *Odile*

Notre existence se déploie entre deux « non êtres » : le rien d'avant notre naissance et celui d'après notre vie. Que l'on ait la foi ou non. Un petit temps d'existence nous est possible, durant lequel nous pouvons faire de bonnes ou de mauvaises choses.

L'histoire – les événements étudiés en classe d'histoire – nous montrent que nous sommes très efficaces dans le domaine du négatif.

Mais pourquoi, à l'école, n'étudions-nous quasiment que ce qui fait le tragique de notre humanité : guerres, crises, famines, etc. ?⁽¹⁾

Peut-on essayer de bâtir quelque chose de bien à partir des horreurs de notre monde ?



C'est ce que nous essayons de faire cette année.

Et ce, à partir du roman d'Hélène Waysbord, *L'amour sans visage*, de la sculpture de Marie Mathias, *Silence*, des conférences de Philippe Quintin portant sur *Les événements autour du 6 avril 1944, à la Maison d'Izieu*, et sur *Le génocide au Rwanda, en 1994*.

Ce travail se déploie sur deux années scolaires, de 2011 à 2013. L'an dernier, les élèves de TL ont traité la notion de *crime contre l'humanité*. Un livret a été confectionné, en collaboration avec les élèves de BTS Communication/ Industries graphiques du lycée Argouges-Grenoble :

<http://www.marie-mathias.com/2012-maj-Izieu/flipBook.html>

Cette année, nous réfléchissons davantage sur la notion de *génocide*.

Dans les deux cas, il s'agit, à partir de certains événements historiques et de faits concernant des enfants, de s'interroger sur ce que peut signifier *être (un) humain*.

Sartre (1905-1980) pointe ceci dans son livre intitulé *L'existentialisme est un humanisme* : « (...) si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la res-

ponsabilité totale de son existence. Et quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes. »

Nous sommes responsables de nous-mêmes en ce sens que nous devons répondre de nos actes (et nos paroles sont des actes). Et nous sommes responsables « de tous les hommes » en ce sens que chacun de nos choix pose une valeur que nous présupposons universelle : si j'opte pour tel acte, j'ouvre la porte du possible humain. Nous n'existons jamais seulement pour nous-mêmes mais toujours en même temps avec les autres. Que nous le voulions ou non. Nous sommes engagés.

Donc être (un) humain n'est pas une mince affaire...

Un autre philosophe, Spinoza (1632-1677) nous dit ceci : « La joie est toujours bonne, la tristesse toujours mauvaise. » Une lecture dans la *précipitation*⁽²⁾ pourrait nous conduire à conclure qu'il s'agit là d'une banalité. Or cette petite phrase est un condensé d'éthique, à méditer.

Notre travail semble en totale contradiction avec cette maxime.

Et pourtant, la réflexion en commun est cause de joie, y-compris sur des objets graves, surtout si l'art nous accompagne. L'ensemble nous fait grandir.

Il y a ce que nous pouvons nous infliger mutuellement. Il y a l'atrocité. Que l'on qualifie, inadéquatement, d'inhumaine et qu'il serait plus juste de dire indigne de notre idéal, raisonnable et sensible, d'humanité : le respect bon et généreux, modeste car lucide, convaincu de notre solidarité, exigeant réflexion et réalisme.

Il y a la philosophie, le programme de Terminale. Il y a l'art. Il y a de bonnes rencontres. Et notre travail : être confrontés aux faits, à leur relation. Faire des recherches. Lire. Participer à deux conférences de Philippe Quintin, à deux rencontres : l'une avec Hélène Waysbord (le lundi 25 mars), l'autre avec Marie Mathias (le jeudi 4 avril). Produire des écrits, une vidéo. Participer à la cérémonie

du 6 avril 1944 à la Maison d'Izieu, lire noms et textes, découvrir, en ce lieu, la sculpture de Marie Mathias, « Silence », réaliser ce numéro spécial.

Bien sûr, il y a des activités « rigolotes », et puis « on ferait mieux d'oublier tout ça »... Mais « ça » ne nous oublie pas. Alors autant essayer d'en parler, essayer d'écrire pour veiller à agir plus justement.

Les élèves de Terminale Littéraire et Terminale Etude et Définition de Produits Industriels, Marie Mathias, sculpteur, Dominique Perroud, professeure de philosophie, Sylvie Truc, conservateur de bibliothèque.



« Silence »
Marie Mathias

1. Rousseau (1712-1778) « Un des grands vices de l'histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons ; comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît et prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devraient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent ; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux et assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : et en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernements qui se conduisent le mieux sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal ; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchants de célèbres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule : et voilà comment l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain. » *Émile ou De l'éducation*, Livre quatrième.

2. Descartes (1595-1650)

Durant toute cette année scolaire pour la classe de TL, et quelques semaines pour la classe de TEDPI, nous travaillons à partir d'extraits du roman d'Hélène Waysbord, « L'amour sans visage ». Certains élèves ont lu l'œuvre en entier.

Nous nous référons à des passages du livre en fonction du programme de philosophie : la réflexion sur le sujet humain, avec des questions portant sur l'identité, la mémoire, le rapport au temps, le désir, ainsi que le corps et ses affects, la puissance du langage et l'insuffisance des mots ; une interrogation portant sur une certaine idée de la rationalité. D'autre part, à partir de ce roman et de la sculpture de Marie Mathias, « Silence » - présentée à la Maison d'Izieu du 6 avril au 20 décembre 2013 - nous traitons des points du chapitre sur l'art : quel peut être le pouvoir d'une œuvre d'art ? Quel peut être le rapport entre art, éthique et politique, dans notre histoire ?

Des élèves ont rédigé des articles que l'on peut découvrir dans cette gazette.

Les données sont à dimension universelle et singulière : la Seconde Guerre mondiale, le nazisme, le génocide. A Paris, un couple de juifs, d'origine polonaise, a une petite fille de cinq ans. Chaque midi et soir, cette enfant voit son père à la sortie de l'école. Un jour, comme tous les autres jours précédents, elle sort de l'école et s'élanche. Arrêt sur image. Il a disparu.

« L'amour sans visage », d'Hélène Waysbord : un voyage vers soi-même

Le livre « L'amour sans visage » est une œuvre très touchante, qui commence par une rupture entre une enfant et ses parents. C'est en effet à l'âge de cinq ans que la fillette, lorsqu'elle sort de l'école, éprouve un choc très violent, et rencontre une difficulté insurmontable : son père, qui vient la chercher tous les jours, n'est pas là. C'est à ce moment-là que son quotidien est rompu, et que se finit sa première identité. Mais c'est aussi ici que commence sa nouvelle identité, avec le début d'une nouvelle vie : un homme, « l'artisan », pourtant au départ inconnu, va l'accueillir dans sa famille, où elle va pouvoir grandir et se reconstruire.

Plus tard, adolescente, elle partira pour Paris, pour aller rejoindre des membres de sa famille originelle. Mais elle s'y sentira mal ; elle vivra même dans un orphelinat. Son malaise sera tel qu'elle voudra repartir chez sa famille adoptive.

Pendant toute son adolescence, elle ne cherche pas à connaître son passé. Elle tente de laisser définitivement derrière elle la petite fille qu'elle était, son autre identité.

Adulte, elle vit bien. Excepté ce mal-être qui revient chaque année, à la même date. Le 10 février. Ce jour la fait trembler, et il lui semble se rappeler à elle comme pour l'empêcher d'oublier quelque chose. Par ailleurs, elle éprouve le sentiment qu'il lui manque un morceau d'elle-même. Elle sait peut-être ou elle ignore, mais inconsciemment elle sait, et son corps le lui rappelle. C'est toute son enfance, la petite fille qu'elle était, son identité d'avant, qu'elle a mises de côté depuis le choc, qu'elle croit avoir oubliées, en un mot son refoulement à l'égard de cette période qui, incessamment, essaie de réapparaître.

Lorsque les coupables de la Seconde Guerre mondiale seront jugés, toute son histoire va la rattraper. Elle est obligée de faire face à tout son passé. C'est à partir de ce moment que va commencer sa période d'acceptation. Et c'est en acceptant son passé qu'elle peut réussir à, en quelque sorte, se libérer, se délivrer de celui-ci. Elle pourra ensuite reprendre une vie normale, en harmonie avec elle-même.

Charline Lafage

Le corps

Il y a le corps anatomique, avec ses « tuyaux et ressorts », dirait Descartes. Celui-ci est l'objet d'étude des sciences de la nature.

Et puis il y a le corps que l'on pourrait qualifier d'affectif, celui de « la gorge nouée », de « la boule dans le ventre », du « cœur qui bat la chamade »... Celui-là se souvient, à sa manière, de telle ou telle date/circonstance, ignorée de la conscience, cette étourdie.

Ce corps humain, s'il ne parle pas, s'exprime. Par des affects.

Un peu comme une œuvre d'art.

Et tant que ça n'est pas dit, tel un rêve ou un cauchemar têtue, ça insiste au point de ne pas laisser tranquille l'oublieux.

Hélène Waysbord souligne dans son roman, avec générosité et beauté, le bénéfice de la parole pour ce corps parfois réduit à une bonne petite machine fonctionnelle, sommée de produire des performances.

« Le corps se souvient », nous dit l'auteur ; on pourrait dire qu'il pense.

D. P.

« Balançoire »
Marie Mathias



Avoir une parole

En avoir une. Et ne pas en avoir plusieurs. Qu'est-ce à dire ?

Avoir une parole c'est parler en tant que je et non se dissimuler derrière le On. « Le "On" qui n'est personne de déterminé et qui est tout le monde, bien qu'il ne soit pas la somme de tous, (...) », nous dit Heidegger (1889-1976).

En avoir une et non plusieurs, c'est être centré en soi et non éparpillé dans de multiples facettes où le Je se perd.

Celui ou celle qui a une parole est digne de confiance. Il ou elle sait que sa parole engage son être : il ou elle fait ce qu'il/elle dit. Bien sûr, l'adéquation totale n'existe jamais. La perfection n'est pas pour nous, mais la *perfectibilité*, comme le souligne Rousseau, oui.

Hélène Waysbord, dans *L'amour sans visage*, présente un personnage, parmi d'autres, qui a une parole : « l'artisan ». Cet homme qui s'était « lié d'amitié » avec son père et qui l'a recueilli, lorsqu'elle avait cinq ans, et tout perdu. Cet homme lui a donné la main et sa parole.

D. P.

L'auteur et son personnage

Quand j'ai lu « L'amour sans visage », je n'ai pas eu l'impression de lire un roman ou une autobiographie d'Hélène Waysbord, mais plutôt un dévoilement d'une partie de son histoire dans un moment intime, comme si elle nous ouvrait une fenêtre sur sa vie. Quand elle cherche à retrouver en elle des souvenirs de ses parents ou de sa vie avant ses cinq ans, âge auquel ses parents ont disparu, pour moi, il n'y a rien de plus personnel à partager.

L'écriture de ce livre est comme éclatée car Hélène Waysbord a écrit suivant les bribes de souvenirs qui lui revenaient. Donc, parfois, on a l'impression de se promener dans son existence, en passant de son enfance à sa vie adulte. C'est là qu'on se rend compte à quel point elle se sentait étrangère à sa propre histoire, à certains moments.

J'ai maintenant l'impression de l'avoir rencontrée et de connaître Mme Waysbord. Or, je sais que cette impression est illusoire : je ne l'ai jamais vue, on ne s'est jamais parlé et de toutes façons la lecture d'un livre ne suffit pas à connaître l'auteur. En revanche, l'écriture de *L'amour sans visage* est tellement personnelle que l'on peut ressentir, en lisant ce livre, qu'Hélène Waysbord est sincère dans ses mots et qu'elle se livre entièrement.

Je recommande cette lecture, elle ne peut que vous enrichir !

Violaine Gerber

P. S. Le lundi 25 mars, nous avons enfin pu mettre un visage sur l'auteur de « L'amour sans visage ». J'ai aimé écouter cette dame, car on a beaucoup étudié son roman et notre travail est devenu concret grâce à cette rencontre. Nous avons pu lui poser les questions que nous avions préparées. C'était émouvant de voir quelle importance elle accordait à chacun de ses mots pour exprimer au mieux ce qu'elle voulait nous dire. Ce qui a été pour moi le plus marquant, c'est que Madame Waysbord parle de « l'enfant » comme s'il s'agissait d'une autre personne. J'ai mesuré combien ce livre, qui retrace les événements de sa vie, est une fiction.

La présence du passé

Il y a des formes de *présence* surprenantes. L'absence en est une. Il suffit de songer à la présence, dans nos existences, de nos absents. Augustin (354-430) fait remarquer combien le passé a une *présence*.

Cette *présence* peut nous faire comprendre, un peu, pourquoi nos anciens - et nous, bien que nous nous en défendions en nous prétendant rationnels - croyaient aux fantômes, aux *esprits*.

Le passé et les absents sont parmi nous. L'art nous le montre, puissamment.

Hélène Waysbord nous dit *la présence du passé* : la présence ignorée, la présence recon- nue. La présence ignorée qui hante le corps et ses actes, à l'insu de la conscience, la présence reconnue qui rend possible une autre existence.

Et cet amour *sans visage* dit cette *présence* du passé, sous forme de béance. « Descendre à la cave. Il le fallait ». Ainsi débute son livre.

Il s'achève à Alexandrie : « Son visage devenu visible, je le voyais. Toute une vie et davantage, j'ai poursuivi sans désarmer, à travers délire et massacre, pour les trouver, lui et Fanny - elle toujours écartée, silencieuse dans la tombe que je suis pour elle. » D. P.

Écriture et identité

La Seconde Guerre mondiale a provoqué de très profondes souffrances psychologiques qui ont donné lieu à de nombreux écrits ; leurs auteurs cherchaient de cette façon à guérir leurs blessures. Ainsi, à travers son livre « L'amour sans visage », Hélène Waysbord exprime ses émotions par l'écriture.

Pourtant, elle s'est brutalement trouvée muette toute petite encore, à cinq ans. Alors qu'elle sortait de l'école, son père n'était pas là pour l'attendre. Elle ne verra plus jamais ses parents : le temps s'est arrêté.

Ce choc a été si violent qu'il lui a fallu très longtemps pour sortir de ce mutisme, et tenter de retrouver sa propre histoire. L'idée, la nécessité de coucher sur le papier ce que l'on ressent, de commencer ou reprendre un journal intime, s'imposent la plupart du temps lorsqu'on traverse une période de crise, lorsqu'on se trouve submergé par des affects négatifs.

Hélène Waysbord a traversé une crise terrible, dont elle a pu se libérer peu à peu grâce à la psychanalyse et à l'écriture.

Il lui demeurerait impossible de vivre entre deux identités, dont l'une était à la fois obsédante et muette. Un long travail d'écriture lui a permis de retrouver des fragments de son histoire première, et en particulier, le visage de son père : "Toute une vie et davantage, j'ai poursuivi sans désarmer, à travers délire et massacre, pour les trouver, lui et Fanny".

Hélène Waysbord adopte une écriture qui reflète sa propre vie. Etant donné sa perte de mémoire, elle compose son livre avec des fragments de récit et reconstruit son histoire avec des flash-back. D'où un style d'écriture

éclaté dans lequel elle essaye de reconstituer son existence en se rappelant des fragments de sa vie qu'elle écrit pour ne pas oublier. La moindre petite chose permet à Hélène Waysbord de reconstruire son identité perdue. Par exemple, une simple odeur de colle fait resurgir le passé sans qu'elle ne sache pourquoi. Des références historiques, ou des dates comme le "10 février" qui symbolise le "dernier signe venu du père", servent aussi d'indices.

L'écriture pour Hélène Waysbord a joué un rôle essentiel et même vital pour retrouver son identité perdue. Grâce à son travail, elle "a trouvé son visage" ; elle s'est reconstituée. Elle a désormais un passé, une histoire, une existence.

Bilel Ounes et Cindy Troilo

L'infans et le Je

L'infans, celui qui ne parle pas, pas encore. Alors on parle pour lui. Il n'est pas encore centré.

Je, celui qui doit parler en son nom.

Long, difficile, énigmatique et toujours en chantier, ce processus qui effectue le passage de *l'infans* à *Je*.

Surtout que l'enfant décide de l'adulte.

A son insu.

Descartes, dans sa lettre à Chanut, du 6 juin 1647, illustre un peu cette idée : "Lorsque j'étais enfant, j'aimais une fille de mon âge, qui était un peu louche ⁽¹⁾ ; au moyen de quoi l'impression qui se faisait par la vue en mon cerveau, quand je regardais ses yeux égarés, se joignait tellement à celle qui s'y faisait aussi pour émouvoir la passion de l'amour, que longtemps après, en voyant des personnes louches, je me sentais plus enclin à les aimer qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avaient ce défaut ; et je ne savais pas néanmoins que ce fût pour cela. Au contraire, depuis que j'y ai fait réflexion, et que j'ai reconnu que c'était un défaut, je n'en ai plus été ému. » ⁽¹⁾ C'est-à-dire qui louchait un peu.

Hélène Waysbord nous montre l'indispensable cheminement du sujet, pour accéder à la parole, grâce à l'altérité, tout comme Benveniste nous rappelle nos attachements vitaux. Le premier sens du concept « libre », écrit-il, n'est pas, comme on serait tenté de l'imaginer, « débarrassé de quelque chose », c'est celui d'appartenance à une souche ethnique désignée par une métaphore de croissance végétale. Cette appartenance confère un privilège que l'étranger et l'esclave ne connaissent pas ». Les hommes libres sont ceux qui « sont nés et qui se sont développés conjointement (...), qui ont crû dans l'entrelacs des rapports sociaux et économiques qui situent un homme par rapport à tous les autres. »

De même, Goethe nous rappelle, sur un ton badin et ironique, cette vérité :

«Un quidam disait : "Je ne suis d'aucune école !

Il n'est point de maître vivant auquel je fasse ma cour.

Et je suis aussi bien éloigné d'avoir appris quoi que ce soit des morts." »

Autant dire, si je l'entends bien :

"Je n'ai besoin de personne pour être une bête." »

Enigme de notre identité faite d'altérité.

Et belle dette de gratitude. « J'accepte enfin d'avoir été épargnée, écrit Hélène Waysbord, je les bénis de la force qu'ils ont su me donner, pour résister, pour vivre. »

D. P.



« Passage »
Marie Mathias

Identité

De manière immédiate, nous croyons tous avoir une identité préétablie et définitive, comme une essence. Avant d'avoir lu le livre d'Hélène Waysbord, *L'amour sans visage*, c'est ce que je pensais aussi. Mais je me suis rendu compte, au fil de ma lecture, qu'on peut perdre cette identité, qu'elle peut être ravagée. Et c'est ce qui peut arriver lors de graves traumatismes.

La narratrice a perdu ses parents à l'âge de cinq ans. « Tes parents sont partis en voyage », lui a-t-on dit. Depuis, elle ne les a jamais revus. Accueillie dans une famille qui connaissait son père, elle a essayé de se reconstruire. Mais comment faire quand on n'a plus rien ? La petite fille de cinq ans n'était plus sûre de rien : ni de son nom, ni de son histoire. Qui étaient ses parents ? Elle ne se souvenait pas de leur visage. Comment vivre sans savoir qui l'on est ?

Hélène Waysbord a dû se créer une identité à partir d'une fiction.

Elle écrit dans son livre que « c'est la tendresse qui [lui] permet de demeurer parmi les hom-

mes ». Sans cette tendresse manifestée par des gestes, des paroles des personnes qui l'entouraient, elle n'aurait peut-être pas pu entreprendre des démarches comme rencontrer des gens de sa famille qui lui étaient inconnus ou chercher dans les archives, elle n'aurait peut-être pas pu s'engager dans l'aventure de la recherche de souvenirs, de traces, en et hors d'elle, et dans ce voyage de « l'écriture du dedans » que constitue son roman. Ecrire pour aller comme se chercher, pour « descendre à la cave », là où était recroquevillée l'enfant, tapie dans sa terreur.

Notre identité est-elle donc si fragile et énigmatique, si dépendante de l'altérité ?

Violaine Gerber

Un autre auteur, Georges Perec, a, d'une toute autre manière qu'Hélène Waysbord, traité par le biais d'une œuvre littéraire de la perte de ses parents, juifs, au cours de la Seconde Guerre mondiale : son père fut tué au front, et sa mère mourut en déportation. Georges Perec avait quatre ans au décès de son père, et fut, à cinq ans, séparé de sa mère, mis à l'abri par elle à Villard de Lans, en Isère. Il n'avait pas encore sept ans quand elle fut déportée.

Cette œuvre a pour titre « La Disparition ». Plusieurs élèves l'ont lue, et rendent compte ici de leur lecture. Sans rapport apparent avec « L'amour sans visage », ce livre de Georges Perec parle pourtant aussi, de façon détournée, de la douleur profonde, irrémédiable, causée par l'anéantissement brutal et incompréhensible de son identité première. S. T.

« La Disparition » de Georges Pérec

L'auteur de « La Disparition », Georges Perec, est né le 7 mars 1936 à Paris. Il est décédé le 3 mars 1982, à 45 ans. Ses parents étaient d'origine polonaise, et de confession juive. Son père, engagé dans la guerre franco-allemande, est mortellement blessé en 1940. En 1941, sa mère, pour le protéger, l'envoie en zone libre, à Villard de Lans, près de Grenoble. Elle est arrêtée, et déportée à Auschwitz en février 1943. A la fin de la guerre, revenu à Paris, G. Perec, profondément marqué par la disparition de ses parents, entame une psychothérapie. Il devient en 1962 documentaliste en neurophysiologie au CNRS, et remporte en 1965 le prix Renaudot pour son roman « Les Choses ».

En 1967, il devient membre du groupe OuLiPo.

L'OuLiPo (« Ouvroir de littérature potentielle ») est un atelier (Ou comme ouvroir = atelier) où l'on fabrique de la littérature (Li comme littérature) « potentielle » (Po). Il s'agit d'inventer et d'expérimenter des contraintes littéraires, jugées fertiles pour stimuler l'imagination. Cette démarche ouvre, selon les membres de cette association, un champ immense à la production littéraire.

« La Disparition » est une œuvre écrite avec la contrainte de ne pas utiliser la voyelle e. Le titre fait référence à la fois à la disparition de

cette lettre et à celle de ses parents, l'une renvoyant à l'autre. Boris Cyrulnik (éthologue et psychanalyste) émet l'hypothèse que le « e » disparu désigne les parents, « eux ». Cette question est évidemment essentielle pour Georges Perec :

« Je n'ai pas de souvenir d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent. Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente. « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps. »⁽¹⁾

Le héros du roman a lui aussi perdu « e », « eux » dans son nom : Voyl (comme « voyelle »...).

L'absence de la lettre « e » aurait pu freiner la lecture du texte, et la rendre monotone. Mais Georges Perec nous entraîne dans des intrigues dignes d'un roman policier. J'ai cherché s'il avait oublié d'ôter une fois la lettre « e » ; mais non...

Margaux Penelle

(1) « W ou le souvenir d'enfance », 1975.

« Anton Voyl n'arrivait pas à dormir. Il alluma. Son Jaz marquait minuit vingt. Il poussa un profond soupir, s'assit dans son lit, s'appuyant sur un polochon. Il prit un roman, il l'ouvrit, il lut ; mais il n'y saisissait qu'un imbroglio confus, il butait à tout instant sur un mot dont il ignorait la signification. »
Ce sont les premières phrases du roman...

« La Disparition », œuvre écrite par Georges Perec en 1968, fut publiée pour la première fois en 1969. Il s'agit d'un lipogramme en « e », c'est-à-dire que cette voyelle n'apparaît jamais dans le texte.

L'intrigue tourne autour d'Anton Voyl, personnage énigmatique et introverti, insomniaque. Peu à peu, ses problèmes de santé vont s'aggraver. Un jour, il disparaît mystérieusement, laissant derrière lui son journal, avec un étrange post-scriptum (« Portons dix bons whiskys à l'avocat goujat qui fumait au zoo »), et une note à chacun de ses amis, laissant entendre qu'il s'est suicidé. Pourtant, Armaury Conson, un ami de Voyl, ne croit pas à un suicide ; il pense plutôt qu'il a été victime d'un kidnapping. Il va donc tenter, avec l'aide des autres personnages principaux, de résoudre les mystères qui planent autour de cette étrange disparition. Malheureusement pour eux, cette enquête les entraînera dans une spirale infernale, émaillée de tragédies et de révélations.

« La Disparition » est une œuvre insolite. L'originalité de ce roman tient, sans doute, à l'omission de la lettre « e ». Nous avons été étonnées

que l'auteur parvienne à accomplir une telle prouesse : nous ne pensions pas que cela était possible.

Le style de Georges Perec est, lui aussi, très particulier ; il utilise des registres et un vocabulaire auxquels nous ne sommes pas habitués. Cela nous a beaucoup perturbées et gênées dans notre lecture, nous empêchant sans doute d'apprécier cette œuvre à sa juste valeur. De plus, l'histoire est parfois difficile à suivre.

Cependant, même si la lecture de ce livre a été un vrai défi pour nous, nous ne regrettons pas d'avoir tenu bon. En effet, il est plaisant de lire un roman où la langue française est travaillée d'une façon aussi originale. De plus, même si certains éléments de l'histoire sont difficiles à saisir, il faut reconnaître que l'intrigue est parfaitement menée, et s'apparente, par certains aspects, à une enquête policière.

En somme, même si nous avons trouvé le style de ce livre assez alambiqué, il reste tout de même agréable à lire. Donc il pourra plaire aux plus téméraires !

Alexia Vieira Da Cruz
Swann Kerouault



« Mains libres »
Marie Mathias

L'Ouvroir de littérature potentielle (OuLiPo) est un groupe international d'écrivains et de mathématiciens cherchant à créer de nouvelles formes littéraires à partir de contraintes formelles non encore explorées.

En 1968, Georges Perec, membre de ce groupe, relève le défi d'écrire un roman où la lettre « e » n'apparaît pas : « La Disparition ». C'est un défi de taille, car le « e » est la lettre la plus utilisée dans la langue française, et paraît donc incontournable. Il aurait écrit ce livre pour rendre hommage à ses deux parents disparus : « e » = « eux ».

« La Disparition » relate la mystérieuse disparition d'Anton Voyl, et les nombreuses morts suspectes qui l'entourent. Les amis du disparu enquêtent. Le lecteur se trouve ainsi emporté dans une histoire policière remplie d'anecdotes, d'énigmes et de suspense.

Cependant, l'intérêt véritable de l'œuvre réside non dans l'histoire racontée, mais dans l'originalité du langage et dans la richesse des moyens littéraires utilisés par l'auteur. En effet, tout au long du livre, Georges Perec joue sur les mots : calembours, pastiches, détours en tous genres rendent ce livre étonnamment varié et original, renouvelant profondément l'écriture romanesque.

Sophia Bensaloudji

L'insuffisance des mots

« Quand les mots pour désigner les réalités, les adjectifs pour les évoquer, les verbes de l'action humaine, tout fait défaut, la langue n'est plus que manque, un trou noir. » Hélène Waysbord.

Trou noir en lequel nous pouvons nous abîmer.

Mais quelle est cette insuffisance, voire impuissance des mots ?

Lorsqu'il s'agit de dire notre amour à la personne aimée, lorsqu'il s'agit de décrire certains événements nous terrifiant, nous nous plaignons souvent de ce que les mots ne peuvent dire ce que nous voudrions exprimer.

Est-ce parce que chacun de nous a des affects qui lui sont propres - tout en étant universels dans leur structure parce que nous sommes tous humains -, est-ce parce qu'ils sont usés à force d'être usités, au point que le sens dont ils sont chargés subit une érosion, est-ce parce que nous avons l'habitude de les utiliser pour décrire des situations ordinaires, de telle sorte que lorsque nous sommes face à l'extrême nous aurions besoin de créer d'autres mots, est-ce parce que le langage a une infirmité qui lui est intrinsèque dans le rapport à la réalité, à ses différents strates, est-ce parce que certains affects débordent notre capacité de les traiter au point que le corps est comme en arrêt, est-ce pour toutes ces raisons et d'autres encore ?

Hélène Waysbord et Marie Mathias traitent cette difficulté, chacune à sa manière.

« Les mots seuls ne signifient pas », souligne l'auteur. Le roman se déploie par éclats. Des éclats de faits, de mémoire, de soi. Ces fragments imposent des intervalles. Ce sont autant de silences qui rendent perceptible, avec cet usage de l'espace/temps, la dislocation de l'être. Si les mots ne peuvent tout dire, le corps, par ses affects, peut percevoir « la rupture entre les mains, les regards ». Si les mots ne peuvent tout dire, ils peuvent nous faire approcher du sens. Le livre d'Hélène Waysbord, s'il nous atteint autant en notre être, c'est parce qu'il parvient à exprimer, au moins un peu, ce que l'auteur veut dire. Si ce livre nous fait parler et écrire, c'est qu'il constitue une forme de victoire sur l'entreprise de destruction d'humains et de mots.

« Silence », a écrit Marie Mathias, au bas de son œuvre. Un mot pour dire qu'il n'y en a pas, peut-être. Mais un mot qui dit et qui fait parler. Peut-être dit-il le silence de l'effroi et du cri tombé en soi. Peut-être appelle-t-il à la méditation contemplative, permettant de parler ensuite, ensemble, des questions générées par cette scène de détresse. Si la sculpture ne parle pas - la terre est silencieuse - elle montre notre dérégulation.

Et chacune de ces œuvres, à sa manière, en nous plaçant face à ce que nous pouvons nous infliger mutuellement, nous montre ce que nous pouvons réaliser aussi : de belles et bonnes créations nous réunissant. D. P.

La tendresse et la rationalité étriquée

« La tendresse qui permet de demeurer parmi les hommes. »
(Hélène Waysbord)

Une certaine forme de rationalité, que l'on pourrait qualifier d'étriquée,⁽¹⁾ correspond à une représentation de la raison associée à l'efficacité calculatrice. Serait rationnel ce qui relèverait de l'observable, du quantifiable.

Le reste appartiendrait à l'irrationnel.

Le reste : qu'est-ce à dire ?

L'irrationnel. Même question.

Le reste c'est-à-dire ce qui relève non du calcul, mais de l'art, par exemple.

L'irrationnel serait l'affect, le rêve, l'œuvre d'art, la recherche du sens, etc.

Cela dit, peut-on rationnellement et raisonnablement, réduire le rationnel à ce qui est observable, quantifiable ?

Et si une telle séparation était :

1. inadéquate,
2. dangereuse ?

Inadéquate, car en extrayant du champ de la rationalité certaines réalisations humaines on s'empêcherait de les réfléchir rationnellement... au point de se condamner à l'abstraction au lieu de penser le plus concrètement possible.

Dangereuse, car en (re)niant certaines données, au nom de la rationalité, on se condamnerait à des actes indignes de l'humanité.

Voici quelques exemples extraits du livre d'Hélène Waysbord illustrant cette supposition : « Le 17 juillet 1942, Himmler visita le camp d'Auschwitz. Il voulut tout voir, le système de drainage en construction, le bloc hôpital bondé, les baraques surpeuplées, et assista au traitement complet d'un transport qui lui avait été réservé, notant très exactement les défauts d'organisation pour y remédier. Professeur de mathématique, il croyait en l'arithmétique.

Après quoi il termina par un moment d'intimité, au domicile personnel de Rudolf Höss, fut charmant avec femme et enfants, et promu en partant le commandant au rang d'obersturmbannführer. En réalité Himmler n'était pas si content, il avait noté tous les manques - une organisation bricolée, insuffisante pour répondre avec l'efficacité souhaitée au chantier si bien formulé, à Wannsee.

Il revint sept mois après, en janvier, inaugurer la mise en marche des nouvelles installations, avec le traitement de 3000 Juifs polonais amenés pour la circonstance. Il se fit donner par les officiers rassemblés les détails préliminaires à l'opération, écouta avec attention, puis d'un pas tranquille, alla vers la porte scellée et regarda par le judas. Tout était prêt, on pouvait commencer. L'entretien se poursuivit et plusieurs fois au milieu des conversations, dans la fumée des cigarettes, Himmler retourna au judas. »

Plus loin, « (...) Je partis seule pour Birkenau, me souvenant de sa proximité et fus bientôt en vue de l'entrée conventuelle du camp, sa clôture de miradors et de tourelles que je franchis.



« Silence », détail
Marie Mathias

Tabou et sens

« Même à Auschwitz, la force du tabou, de la foi, lui interdit de manger du cheval crevé dans les rares distributions qu'il y en eut. Elle éprouvait comme une atteinte à son ordre kasher, le seul fait de respirer l'odeur. », écrit Hélène Waysbord en évoquant Hannah.

Un être *hors-sens* peut intégrer ce que son système digestif peut traiter. Mais nous, humains, sommes des enfants du sens : un aliment a du sens pour nous, culturel et intime. La viande peut-être encore plus. Et dans notre langue, la viande n'est pas la chair. A chacun de nous de réfléchir à cette puissance du symbolique qui peut aller jusqu'à laisser notre corps interdit. Qui peut aussi l'autoriser et le rendre heureux d'exister.

La puissance du langage est telle qu'elle peut faire accéder à une forme d'existence ce qui n'est pas, ce qui n'est plus.

Le philosophe Austin (1911-1960) montre dans son essai : « Quand dire c'est faire », que certaines paroles sont des actes. Celui qui a été fait maire pourra dire, en des circonstances déterminées : « Je vous déclare mari et femme ». Sitôt cette phrase prononcée, les deux personnes concernées seront ce qu'il a dit.

Hélène Waysbord, en reconstruisant, par la médiation de la fiction de son roman, son identité et celle de ses parents, les pose par là. En agrippant l'existence de ses parents aux mots, elle la sauve de l'anéantissement planifié par les nazis. Ces derniers ont saccagé des lignées entières, des modes de vie, des cultures. Mais ils n'ont pas atteint leur but : tout effacer. D. P.

Le ciel était blanc sur l'immense plaine, je n'imaginai plus une telle extension, un développement mathématique à répétition.

Horizontalité, alignements, la brique d'un côté pour le camp des femmes, plus ancien et, de l'autre côté de la voie ferrée, les longs tirets des baraques de bois dont peu sont restés.

Arasement morne. Rien ne frémit au fond dans le bois de bouleaux. »

Et si l'art, les affects, les rêves et les autres activités humaines similaires nous faisaient accéder à une rationalité difficile à décrypter mais réelle ?

L'art, nous dit Goethe, consiste dans « la reproduction du monde extérieur par le monde intérieur, qui capte et réunit tout pour le recréer, le pétrir et le restituer sous une forme originale. »

Comment entendre la phrase d'Hélène Waysbord : « *La tendresse qui permet de demeurer parmi les hommes* » ? En quoi la tendresse permettrait-elle d'entrer et de rester dans le monde humain ?

Peut-être parce que la tendresse est la forme affective du respect dont nous parle Kant : « Tout homme a le droit de prétendre au respect de ses semblables et réciproquement il est obligé au respect envers chacun d'eux. L'humanité elle-même est une dignité, en effet, l'homme ne peut jamais être utilisé simplement comme un moyen par aucun homme (ni par un autre, ni même par lui-même), mais toujours en même temps comme fin, et c'est en ceci précisément que consiste sa dignité (...). » « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen. » In : « Métaphysique des mœurs »

D. P.

(1) G. Didi-Huberman, dans *Évoques*, évoque, p. 35, cette « folle logique d'une organisation rationnelle de l'humanité comprise comme matériau, comme résidu à transformer. »

Inhumains ?

Les soldats allemands, dans les camps, n'éprouvaient, pour la majorité, aucun sentiment vis-à-vis des conditions de vie des juifs prisonniers, car ils ne les considéraient pas comme des humains, mais des choses. Ce processus s'appelle la *réification*, c'est-à-dire le désir de réduire l'autre à l'état de chose, et donc de nier son humanité. Ainsi, comme on peut le voir dans le livre, l'officier nazi Himmler, en visite à Auschwitz, ne se préoccupe pas des juifs ; il se concentre uniquement sur l'organisation et le bon déroulement de leur exécution. Cela montre à quel point il nie leur humanité, les ignorant totalement et les considérant comme des marchandises qu'il faut ranger et emballer le plus efficacement possible. Autre signe de la volonté des nazis de réduire les juifs à l'état de choses : ils tatouaient un numéro sur leur corps, et les classaient comme des objets. Or cette atteinte au corps relève d'une atteinte symbolique à notre appartenance à l'humanité.

Certains nazis ne considéraient pas les juifs comme des objets, mais plutôt comme des animaux. Ainsi, on les transportait jusqu'aux camps dans des wagons à bestiaux, puis on les surveillait avec des chiens comme on surveille un troupeau de moutons. Ils étaient des moutons, qu'on dénudait, rasait avant de les envoyer à l'abattoir. Le fait de les raser était également une atteinte symbolique à leur appartenance à l'humanité, car leur chevelure les caractérisait ; rasés, ils devenaient tous semblables, ils n'étaient que des numéros, sans nom ni visage.

Ainsi traités, nous n'existons plus, nous sommes réduits à vivre seulement ; nous ne parlons plus, nous survivons ; nous passons alors du côté de l'animal.

Hélène Waysbord parle de la tendresse « qui permet de demeurer parmi les hommes ». Éprouver de la tendresse envers autrui préserve notre humanité, car cela signifie que nous nous soucions de l'autre, que nous le respectons, et cela montre aussi que nous pouvons être bons avec autrui ; tout cela manifeste notre appartenance à l'humanité. Or Ivan de Treblinka, le responsable de la mise en marche des moteurs à gaz dans le camp, jetait sans aucun scrupule des bébés aux flammes, sans éprouver aucune tendresse envers ces nouveaux-nés, car, pour lui, ils n'étaient pas humains. Cependant c'est plutôt Ivan qui montre, par son absence de tendresse, qu'il n'appartient pas à l'humanité, car il exprime son incapacité à être bienveillant envers autrui. Les nazis s'aliènent en ne respectant pas les autres et perdent ainsi leur dignité ; par ce comportement, ils s'excluent eux-mêmes de l'humanité.

Les nazis espéraient ôter tout sentiment aux déportés : c'était en effet l'espoir de revoir un jour leur famille et l'amour pour leurs proches qui les poussaient à résister. Mais le processus de *réification* a été un échec. Hannah, une déportée, a survécu car, écrit H. Waysbord : « elle dit non, non à sa propre négation ». Ainsi, elle préfère mourir de faim plutôt que de devoir manger du cheval, ce qui est contraire à ses principes. Elle n'est donc pas réduite à l'état de chose, ni à celui d'un animal, qui ne se préoccupe que de sa survie. Elle éprouve de la haine envers les nazis, et cette haine l'a aidée à survivre.

Néanmoins cette négation de l'autre a partiellement été un succès chez d'autres. Maier, le cousin d'Hélène Waysbord, ne peut pas mettre de mots sur ce qu'il a vécu dans les camps, il a été réduit au silence ; or la parole est une marque de notre appartenance à l'humanité, et ne pouvant pas évoquer cet « enfer », il est privé d'une partie de son humanité.

Les affects sont ce qui nous différencie des choses ; ils nous permettent de cohabiter ensemble et de vivre heureux ; sans cela, sans le respect de la dignité d'autrui, notre place dans l'humanité n'est plus légitime et nous nous en excluons. Ils ont donc une importance capitale dans des situations extrêmes comme la déportation, car eux seuls nous permettent de demeurer alors des êtres humains.

Lina De Bonis et Lisa Villedieu

Quel rapport ces trois activités peuvent-elles avoir ?

Toutes traitent, chacune à sa manière, de notre condition humaine, individuelle et collective.

Aucune ne prétend apporter une solution à un problème par la médiation de la démonstration. Chacune est confrontée au désir humain, aux affects, à la nécessité d'en faire quelque chose de bon, pour soi, pour tous.

« L'amour sans visage » et « Silence » sont des œuvres d'art. Celles-ci nous placent face à des questions éthiques et politiques : nous qui sommes dans cet « entre deux » qu'est notre existence, que désirons-nous, sachant qu'il n'y a pas de recette mais qu'il nous faut inventer la loi juste, par exemple, ou encore l'égalité concrète ? Notre histoire est le lieu de choix aux conséquences terribles mais aussi de belles œuvres qui nous recentrent sur l'essentiel.

Dans la prochaine gazette nous traiterons de ces points.

D. P.



« Mur des réfugiés »
Marie Mathias

« Parvenir à une société civile administrant universellement le droit. Ce problème est en même temps le plus difficile et celui qui sera résolu le plus tard. L'homme est un animal qui, lorsqu'il vit parmi d'autres membres de son espèce, a besoin d'un maître. Car il abuse à coup sûr de sa liberté à l'égard de ses semblables ; et quoique en tant que créature raisonnable il souhaite une loi qui pose les limites de la liberté de tous, son inclination animale égoïste l'entraîne cependant à faire exception pour lui-même quand il le peut. Il lui faut donc un maître pour briser sa volonté particulière, et le forcer à obéir à une volonté universellement valable ; par là chacun peut être libre. Mais où prendra-t-il ce maître ? Nulle part ailleurs que dans l'espèce humaine. Or ce sera lui aussi un animal qui a besoin d'un maître. De quelque façon qu'il s'y prenne, on ne voit pas comment, pour établir la justice publique, il pourrait se trouver un chef qui soit lui-même juste, et cela qu'il le cherche dans une personne unique ou dans un groupe composé d'un certain nombre de personnes choisies à cet effet. Car chacune d'entre elles abusera toujours de sa liberté si elle n'a personne, au-dessus d'elle, qui exerce un pouvoir d'après les lois. Or le chef suprême doit être juste en lui-même et pourtant être un homme. Cette tâche est donc bien la plus difficile de toutes et même sa solution parfaite est impossible : dans un bois aussi courbe que celui dont est fait l'homme, on ne peut rien tailler de tout à fait droit. La nature ne nous impose que de nous rapprocher de cette idée. » In : Emmanuel Lucat « Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique ».

5^{ème} et 6^{ème} propositions, extraits

L'oubli

Oublier ? Ne pas oublier ? Pour quoi ?

L'oubli ne se décrète pas.

On peut croire oublier ce qu'en réalité on ignore, dans les deux sens du terme.

Ne serait-il pas plus adéquat de s'efforcer, souvent douloureusement, de reconnaître, pour pouvoir admettre et enfin, au mieux, dépasser ? Sans jamais oublier. Car, comme le dit Hélène Waysbord : « Les fantômes sont maléfiques, qui nous habitent à notre insu. » Hegel (1770-1831), en parlant d'autre chose, use du concept allemand *Aufheben* (nier et conserver à la fois).

Spontanément, individuellement et collectivement, nous préférons « ne pas savoir », « ne pas en parler ». Comme si notre désir était tout-puissant : j'ignore, donc cela n'existe pas.

Illusion. Car ce silence tourmente notre être/corps, parfois de génération en génération, jusqu'à le rendre occasionnellement violent.

Voyons le soulagement du corps, enfin apaisé - comme un soupir de l'être -, de ceux dont les maux sont enfin reconnus par des attentions, des reconnaissances d'Etat.

Les œuvres d'Hélène Waysbord et de Marie Mathias luttent contre l'oubli et nous apprennent en même temps le dépassement nécessaire afin de ne pas répéter la même histoire.

Philippe Quintin, professeur d'histoire du service pédagogique de la Maison d'Izieu, nous engage dans un processus similaire.

Par ses conférences, l'une portant sur *Les événements liés au 6 avril 1944, à la Maison d'Izieu*, l'autre sur *Le génocide au Rwanda en 1994* (qui aura lieu le lundi 15 avril, de 15h30 à 17h30, en salle 109), l'historien nous place face à des événements aux dimensions singulières et universelles et aux conséquences immédiates et à long terme. Nous sommes inscrits dans un réseau de déterminations et de sens : ce qui s'est produit hier et là-bas a des effets sur nous, que nous le voulions ou non.

D. P.

Trois élèves présentent leur compte-rendu de la première conférence qui s'est déroulée le lundi 17 décembre 2012.

Conférence sur les événements du 6 avril 1944, par monsieur Quintin, professeur d'histoire

La conférence sur la Maison d'Izieu nous a apporté beaucoup de connaissances nouvelles. Tout d'abord sur l'histoire générale de la Seconde Guerre mondiale. Le conférencier nous a rappelé le contexte ; je me suis remis en mémoire que, lorsqu'en 1942 Hitler a donné l'ordre d'envahir la France libre, le territoire à l'Est du Rhône a été placé sous le commandement de l'armée italienne, alliée à l'Allemagne nazie. J'ai appris qu'il y avait des camps d'internement en France, à la même époque, qui accueillaient dans des conditions de vie difficiles des étrangers et des juifs. Le développe-

ment de l'idéologie hitlérienne en Europe a conduit à une déportation massive, notamment d'un million cinq cent mille enfants. Le conférencier nous a expliqué que le pouvoir hitlérien avait perpétré un génocide : le génocide se caractérise par la volonté de détruire un ensemble d'êtres humains dans le but d'abolir toute trace de leur vie et de leur identité.

Des informations nouvelles nous ont été apportées ensuite sur la Maison d'Izieu, devenue Mémorial. C'est un lieu où le souvenir tient une place importante, mais qui a mis du temps à devenir un Mémorial car les témoignages étaient rares. De façon générale, les Mémoriaux ont eu du mal à se développer en France après la guerre, en raison du manque de témoignages.

La Maison d'Izieu a été fondée en 1943 par monsieur et madame Zlatin. Il s'agissait de recueillir des enfants juifs soit orphelins, soit séparés de leur famille pour diverses raisons (arrestation des parents, ou espoir de ceux-ci de les mettre à l'abri). L'association O.S.E. (Œuvre de secours aux enfants), dont madame Zlatin faisait partie, aidée par le sous-préfet de Belley, a permis de créer ce refuge. De mai 1943 à avril 1944, 105 enfants en ont bénéficié. Beaucoup d'entre eux étaient étrangers : ils avaient vécu l'exode avec leur famille et s'étaient installés en France, car c'était le seul pays en partie non occupé.

Après ces éléments généraux d'information, le conférencier nous a présenté certains des enfants qui ont vécu à la Maison d'Izieu : leur histoire, leur vie dans la Maison. Cela était extrêmement touchant, d'autant plus que nous percevions son émotion, en particulier lorsqu'il nous a lu une lettre d'une petite fille, Liliane Gerenstein.

Ce fut une conférence à la fois didactique et émouvante, que j'ai beaucoup appréciée. J'ai encore plus envie d'avancer dans notre projet, et je suis impatiente d'être le 6 avril pour découvrir ce lieu.

Charline Lafage



26 mars 1944
Maison d'Izieu

La conférence de monsieur Quintin nous a apporté des informations historiques, et a évoqué des questionnements philosophiques.

Sur le plan historique, plusieurs faits ont eu de l'importance pour la fondation de la Maison d'Izieu.

Tout d'abord, il existait des camps d'internement en France pour les juifs, où les conditions de vie étaient très difficiles, en particulier pour les enfants. De très nombreuses personnes internées ont été ensuite déportées. Un grand nombre des enfants recueillis à la Maison d'Izieu venait de ces camps.

Par ailleurs, contrairement aux autorités allemandes, l'armée italienne ne pratiquait pas de rafles de juifs. La Maison étant située à l'Est du Rhône, zone d'occupation italienne à l'époque de leur installation, les enfants se trouvaient protégés.

Enfin, il existait des réseaux d'aide, tels que l'O.S.E. (Œuvre de secours aux enfants et de protection de la santé des populations juives). Certaines autorités françaises, par exemple le préfet de l'Hérault et le sous-préfet de l'Ain, ont aussi contribué à sauver des enfants.

D'un point de vue philosophique, l'histoire de la Maison d'Izieu met en relief, entre autres, deux questions :

Premièrement, la capacité de joie des enfants est frappante, malgré leur situation personnelle terrible, notamment du fait de la disparition, pour certains d'entre eux, de leurs parents. En effet, le fait de vivre dans une collectivité bienveillante pouvait les rendre heureux, leur permettant ainsi d'oublier en partie le chagrin, car ils étaient entourés par des adultes leur donnant du courage et du soutien. Cela montre que, grâce à l'attention de l'entourage, il est possible de supporter des situations extrêmement dures.

Par ailleurs, monsieur Quintin a évoqué Klaus Barbie, chef de la Gestapo de Lyon, responsable de la rafle du 6 avril 1944, qui n'a jamais manifesté aucun regret envers les enfants qu'il avait envoyés à la mort. A son propos se pose la question de « l'humanité » : une personne peut-elle appartenir vraiment à l'humanité, sachant qu'elle n'éprouve aucun sentiment ni aucune sensibilité à l'égard de l'autre ?

Cette conférence, riche sur le plan des connaissances nouvelles qu'elle nous a apportées, nous laisse face à de difficiles questionnements sur le comportement de l'être humain.

Cindy Troilo

La Maison d'Izieu, c'est la vie

La Maison d'Izieu était un lieu de vie et de bonheur. Ceci est le principal message qu'a souhaité faire passer monsieur Quintin lors de sa conférence devant notre classe. Il travaille actuellement au Mémorial d'Izieu, fondé en 1994, qui a pour but de perpétuer le souvenir des enfants juifs qui y avaient trouvé refuge d'avril 1943 au 6 avril 1944.

Ce jour-là, les enfants et leurs éducateurs furent raflés, à la suite probablement d'une dénonciation. Ils furent déportés, et tous, sauf une éducatrice, moururent. Cette rafle fut ordonnée par Klaus Barbie, chef de la Gestapo

de Lyon, autrement nommé « le boucher de Lyon ». 44 enfants furent ainsi envoyés à la mort. Pour les nazis, le crime des enfants d'Izieu était tout simplement de vivre.

La Maison d'Izieu avait été créée par monsieur et madame Zlatin dans le but d'accueillir des enfants juifs, mis en danger par la guerre. 105 enfants y ont séjourné. Ces enfants étaient d'origine étrangère ; leur famille avait choisi la France comme lieu d'accueil, ce pays étant perçu comme un refuge par les juifs, depuis l'Affaire Dreyfus.

Si monsieur Quintin s'est intéressé si fortement à la Maison d'Izieu, c'est à la suite de la lecture d'une lettre écrite par Liliane Gerstein à l'âge de 11 ans, quelques semaines avant la rafle. Elle s'adresse à Dieu, et exprime son souhait de retrouver ses parents, déportés à Auschwitz : « Faites revenir mes parents [...], faites-les revenir encore une fois ». Il a interprété cette lettre comme un appel auquel il se devait de répondre. « Il est important de remettre les enfants au sein de l'humanité, qui est leur place, après qu'on leur a ôté la vie », dit-il, « c'est le but du Mémorial d'Izieu ». Selon monsieur Quintin, c'est aussi une question de justice, car les coupables sont plus connus que les victimes.

La Maison d'Izieu est devenue un lieu de mémoire et, chaque 6 avril, on y commémore la rafle de 1944 par une cérémonie en hommage aux enfants et à leurs éducateurs déportés.

Bien que ce mémorial ait été créé à la suite de la mort d'enfants et d'adultes juifs, le message qu'il veut avant tout faire passer est celui-ci : la maison d'Izieu, c'est la vie.

Soltana Blanchon



© Maison d'Izieu / coll. succession Sabine Zlatin

Un élève de Terminale L a inventé un dialogue exprimant sa réflexion sur

La guerre

« Les hommes sont appelés à faire la guerre. Deux d'entre eux sont dans la salle d'attente et engagent une discussion sur l'idée de guerre.

- J'ai hâte que ce soit à notre tour, pas toi ?

- Si, plus tôt ce sera fini mieux ce sera...

- Exact, je n'ai jamais aimé les préparatifs.

- Comment ça ? Tu as l'air pressé que ça commence.

- Bien sûr ! Je n'ai pas dormi de la nuit tellement je suis excité. Cela fait des mois qu'on nous y prépare, il serait temps de passer à l'acte maintenant. Tu ne crois pas ?

- Non je ne crois pas, je ne veux pas participer à la guerre.

- Quoi ? ! Tu n'as pas honte ?

- Honte de quoi ? De vouloir préserver la dignité humaine au lieu de semer le chaos chez des gens que je ne connais même pas ? Si c'est de ça que tu m'accuses, alors non, je n'ai pas honte.

- Mais non, tu sais bien que ça n'a rien à voir. Le gouvernement nous appelle pour une simple mission, c'est préventif, tout au plus ça donnera lieu à une guerre humanitaire.

- Ah oui, une bonne vieille "guerre humanitaire" comme au Kosovo ou en Afghanistan. Sauf que tu ignores que ces guerres sont en réalité économiques (je ne vais pas rentrer dans les détails). Les Etats-Unis n'auraient jamais envahi le Kosovo et l'Afghanistan s'ils n'avaient pas prévu de construire des oléoducs et des gazoducs pour transporter le pétrole et le gaz provenant des pays du Moyen-Orient à destination des pays d'Europe et des intérêts américains.

- Mais nous faisons ça pour défendre la patrie. Et ton comportement est typique du lâche qui trahit sa nation en temps de guerre, au moment où elle a le plus besoin d'elle.

- Besoin ? Nous avons besoin de nous approprier les richesses naissantes des peuples qui ont tant lutté pour les obtenir ? Non, en vérité, notre réel intérêt commun est de reconnaître aux peuples du "Tiers-monde" le droit d'exister librement et de s'autodéterminer. En clair, d'admettre la notion d'égalité.

- Justement, dans notre propre pays, des quartiers défavorisés entiers réclament plus de considération. Faire tomber les dictateurs et garder une part de leurs biens serait un moyen de les aider.

- "Changez le dictateur" a plus fait pour le Bronx et les quartiers les plus pauvres que n'importe quel président américain.

- Bref, tout ceci n'a rien à voir. Le fait est que tu refuses d'obéir à la hiérarchie et qu'à un moment ou un autre ta trahison devra être révélée.

- Eh bien révèle, ça ne me fait ni chaud ni froid. Ce qui me rend triste et à la fois me fascine c'est de voir à quel point tu es motivé par ce sentiment de haine et ce désir de domination envers ceux qui sont pourtant tes égaux. Mais je ne m'en fais pas pour toi, tu trouveras ton semblable parmi ceux du camp adverse. Moi, je préfère désertier. Adieu. »

Stéphane Coliche



« L'Humanité »
Marie Mathias



« Ecorces »
Marie Mathias

Ecorces

Georges Didi-Huberman

« En français, le mot *écorce* est dit par les étymologistes représenter l'aboutissement médiéval du latin impérial *scortea*, qui signifie « manteau de peau ». Comme pour rendre évident qu'une image, si on fait l'expérience de la penser comme une écorce, est à la fois un manteau - une parure, un voile -, c'est-à-dire une surface d'apparition douée de vie, réagissant à la douleur et promise à la mort. Le latin classique a produit une distinction précieuse : il n'y a pas une, mais deux écorces. Il y a d'abord l'épiderme ou *cortex*. C'est la partie de l'arbre immédiatement offerte à l'extérieur, et c'est elle que l'on coupe, que l'on « décortique » en premier. L'origine indo-européenne de ce mot - que l'on retrouve dans les vocables sanscrits *krtih* et *krtith* - dénote à la fois la peau et le couteau qui la blesse ou la prélève. En ce sens, l'écorce désigne cette partie liminaire du corps qui est susceptible d'être atteinte, scarifiée, découpée, séparée en premier.

Or, là précisément où elle adhère au tronc - le derme, en quelque sorte -, les latins ont inventé un second mot qui donne l'autre face, exactement, du premier : c'est le mot *liber*, qui désigne la partie d'écorce qui sert plus facilement que le *cortex* lui-même de matériau pour écrire. Il a donc naturellement donné son nom à ces choses si nécessaires pour inscrire les lambeaux de nos mémoires : ces choses faites de surfaces, de bouts de cellulose découpés, extraits des arbres, et où viennent se réunir les mots et les images. Ces choses qui tombent de notre pensée, et que l'on nomme des livres. Ces choses qui tombent de nos écorchements, ces écorces d'images et de textes montés, phrasés ensemble. »

In : « Ecorces », Les Editions de Minuit

La lecture du roman d'Hélène Waysbord nous a tous beaucoup intéressés, émus. Marie Mathias a créé deux esquisses à partir de sa lecture : « Balançoire » et « Ecorces » ; Nina Vieux-Champagne a rédigé un poème ; Karèle Marty, secrétaire, nous a confié le texte ci-dessous.

Poème

Je ne pouvais à présent plus retenir mes larmes
Des années de profond silence à tenter d'oublier, d'effacer
Une telle difficulté à avouer cette douleur insupportable
Des jours, des nuits passées et cette terrible envie de m'évader

Je ne voulais plus entendre, plus admettre les événements passés
Je voulais vivre. Vivre comme les autres le font
Je voulais croire au bonheur et avoir la chance d'y goûter
Mais ces envies, je l'ai compris, n'étaient qu'illusions.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre ce que j'aurais dû faire
Toutes ces années sans poser de questions sur cette vie
Elle qui m'est à présent inconnue mais dont je ne peux me défaire
Mais on ne peut réécrire l'histoire, je dois dépasser le cri

Nina Vieux-Champagne



La Maison d'Izieu



« Solidarité »
Marie Mathias

« L'amour sans visage », un livre qui hante...

Il s'agit d'un livre comme il s'agirait d'un film : l'auteure, telle un metteur en scène, agence avec force des fragments de mémoire composés de flashes poétiques et d'images intenses.

Au rythme de la pellicule qu'elle déroule plus ou moins vite, elle parle de l'horreur de la dernière guerre, des rafles, de la terreur, des convois de déportation vers les camps d'extermination, des procès, du chagrin...

Nous voyageons avec elle dans un temps qui perd ses repères, où la blessure profonde de l'enfance de l'auteure persiste en un écho ravageur.

Car le fil tissé par cette Pénélope rescapée de la guerre est là : comment survivre, vivre, se réinventer quand à votre plus jeune âge votre père et votre mère ont été déportés ? Quand la guerre a volé votre enfance, votre histoire ? Est-il seulement possible de renaître, de se construire une vie, un visage, une identité avec quelques bouts d'histoire contenus dans un maigre dossier ou grâce à quelques mots inscrits au crayon de papier ?

A la lecture de ce roman, l'image de cette enfant qui ne pleure pas et qui n'a pas de visage n'a pas fini de vous hanter.

Karèle Marty

Visage

Face

Inhumaine figure

Gueule

Il y a le visage, universel et singulier. Chaque visage exprime l'idiosyncrasie de chacun : son histoire, ses affects.

Lévinas (1905-1995) célèbre le visage : « Je pense (...) que l'accès au visage est d'emblée éthique. C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton (...) que vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! (...) ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas. (...) La peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénuée. La plus nue, bien que d'une nudité décente. La plus dénuée aussi (...). Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. En même temps, le visage est ce qui nous interdit de tuer. » In : « Ethique et infini »

Il y a la face qui ne dit rien. Celle des membres d'une foule réduite à l'anonymat du « on ». Comme le souligne Heidegger (1889-1976) : « En usant des transports en commun ou des services d'information (...) chacun est semblable à tout autre. Cet être-en-commun dissout complètement l'être-là qui est mien dans le mode d'être "autrui", en telle sorte que les autres n'en disparaissent que davantage en ce qu'ils ont de distinct et d'expressément particulier. Cette situation d'indifférence et d'indistinction permet au "On" de développer sa dictature caractéristique. In : « L'Être et le Temps »

Il y a l'inhumaine figure, c'est-à-dire le visage-face qui s'est volontairement vidé de toute reconnaissance de l'autre comme son égal auquel il doit le respect. L'inhumaine figure est la face de celui – ou celle – qui se fait chose en présence de l'autre, pour le *réifier* : en faire une chose. C'est-à-dire nier son humanité. Cette négation est une reconnaissance inversée en ce sens que l'on ne s'acharne à nier que l'humanité d'un humain. Elle échouera donc toujours. Mais son pouvoir de destruction est réel, tant nous sommes sensibles au regard de l'autre qui nous pose, ou nous dépose. Résistera mieux à cette entreprise de négation celui qui aura été bien posé par d'autres, bienveillants.

Il y a la gueule. Insulte adressée à l'autre pour le déplacer du monde humain vers le règne animal. La gueule ne parle pas, elle aboie, hurle. Elle ne produit pas du sens, elle fait du bruit. Elle est hors-sens. Placer des humains du côté de la gueule i. e. de l'animalité, c'est toujours affirmer qu'ils ne sont pas vraiment des humains. D.P.



Enfants d'Izieu
Été 1943
Maison d'Izieu

Commémoration de la rafle du 6 avril 1944,

textes lus par des élèves

du lycée Pablo NERUDA, de Saint Martin d'Hères

Christa Wolf
Trame d'enfance
Alinea

« Le passé n'est pas mort ; il n'est même pas passé. Nous nous coupons de lui et feignons d'être étrangers. »

Albert Cohen
O vous, frères humains
Gallimard

« Page blanche, ma consolation, mon amie intime lorsque je rentre du méchant dehors qui me saigne chaque jour sans qu'ils s'en doutent, je veux ce soir te raconter et me raconter dans le silence une histoire hélas vraie de mon enfance. (...)

Toi, tu es ce youpin, hein ? me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée, tu es un sale youpin, hein ? je vois ça à ta gueule, tu manges pas du cochon, hein ? »

Georges Didi-Huberman
Ecorces
Les Editions de Minuit

« Bouleaux de Birkenau : ce sont les arbres eux-mêmes – « bouleaux » se dit *Birken*, « bois de bouleaux » *Birkenwald* – qui ont donné leur nom au lieu que les dirigeants d'Auschwitz voulurent, on le sait, consacrer tout particulièrement à l'extermination des populations juives d'Europe. »

Raymond Queneau
A d'autres, In : *Si tu t'imagines*
Gallimard

« Puisque vous appréciez ces os dans la tempête ces os brisés broyés brassés par les cailloux ces ostapés de froid plus secs que des arêtes puisque nous n'apprécions pas

(...) puisque vous acceptez les vautours qui s'envolent assassinant le ciel de leur cou déchamé dégustant le bon jus des chamiers qui bouillonnent puisque nous n'acceptons pas »

Pina Bausch
Pina, film de Wim Wenders

« Bien sûr, il y a parfois des situations où on ne peut rien dire, où on est sans voix. Il n'y a plus qu'à faire deviner.

Même avec les mots, il ne s'agit pas des mots, mais de faire deviner quelque chose. »

Charlotte Delbo
Aucun de nous ne reviendra
Les Editions de Minuit

« Ma mère
C'était des mains un visage
Ils ont mis nos mères nues devant nous
Ici les mères ne sont plus mères à leurs enfants. »

Primo Levi
Si c'est un homme
10/18

« Pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme.

Je suis juif parce que le sort a voulu que je naisse juif. Je n'en rougis pas et je ne m'en glorifie pas. Être juif pour moi, c'est une question d'«identité», une «identité» à laquelle, je dois le préciser, je n'ai pas l'intention de renoncer. »

Hélène Wajsbord
L'amour sans visage
Christian Bourgois éditeur

« Maier, mon cousin, pesait trente-trois kilos quand des soldats américains le découvrirent dans la neige encore gelée en avril à Dachau. (...) Parlant d'un ton monocorde, voix assourdie, regard en dedans (...) c'était comme l'effort d'un mort pour se souvenir. »

Emmanuel Lévinas
Ethique et infini
Le livre de poche

« L'accès au visage est d'emblée éthique. C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en relation sociale avec autrui. La relation avec le visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas. »

Sabine Zlatin, discours prononcé à Izieu le 28 avril 1996 :
Actes du séminaire tenu à Izieu et à l'École normale supérieure de Lyon
19 et 20 octobre 1996

Le crime contre l'humanité ; Origine, état et avenir du droit

« Il faut rappeler que tout être humain est porteur d'un nom propre et a droit au respect de ce nom. C'est ce qui l'intègre à la société humaine, c'est ce qui lui permet de parler, de dire à la première personne « Je ». Tout ce qui met en péril cette nomination, met en jeu une logique meurtrière, en remplaçant un nom propre par un qualificatif, on constitue une catégorie : juif, noir, homosexuel, arabe, fou... C'est cela que le Musée-mémorial des enfants d'Izieu veut dénoncer et prévenir. En réintégrant cette colonie d'enfants juifs dans la multitude et la diversité des enfants, je rappelle ce devoir premier face à tout enfant : le nommer par son nom, celui qui lui a été donné, celui qu'il peut transmettre et lui conférer ainsi la parole. »

Jacques Roubaud
Apatride, In : *Quelque chose noir*
Gallimard

« Te nommer c'est faire briller la présence d'un être antérieur à la disparition
Donner au même moment à cette disparition un statut autre et plus que la pure, que la simple absence, un statut second
Ton nom est trace irréductible. Il n'y a pas de négation possible de ton nom. »

Paul Celan
Les Globes, In : *La rose de personne*
Editions Points

« La chaîne des générations,
Ici ensevelie,
Ici suspendue encore, dans l'éther,
Bordant des abîmes. L'écriture
De tous les visages, où s'est incrusté,
Sifflant, un sable de mots – éternel minuscule,
Syllabes.
Tout,
Même le plus lourd, allait
Voler, rien,
Ne retenait. »

Fabrice Midal
Auschwitz, l'impossible regard
Editions du Seuil

« Il faudrait penser un devoir qui toucherait à la racine même de notre être. Le devoir fondamental d'être *humain*. »

Charles Palant
Je crois au matin
Editions Le Manuscrit

« On ne mourait pas pour les mêmes raisons que dans l'univers ordinaire, on ne survivait pas grâce aux mêmes logiques, et dans cet ouragan des valeurs bafoüées, il fallait essayer de rester des êtres dignes. L'alternative réelle qui se présentait quotidiennement à nous n'était pas *mourir* ou *survivre*, mais *sombrier dans l'indignité* ou *rester digne*. »

Giorgio Agamben
Ce qui reste d'Auschwitz
Rivages poche

« Il est clair que si l'on fixe une limite au-delà de laquelle on cesse d'être des hommes, et que tous les hommes ou la majorité d'entre eux la franchissent, alors cela prouve moins l'inhumanité des humains que l'insuffisance et l'abstraction de la limite en question. »
« (...) aucune éthique ne peut se permettre de laisser hors de soi une part de l'humain, si ingrate soit-elle, si pénible à regarder. »

Robert Antelme
Textes inédits Sur L'espèce humaine
Gallimard

« Penser qu'un déporté puisse se réjouir de ce que certains Allemands en France soient en train de devenir eux-mêmes des « déportés », ou simplement tolérer, c'est croire qu'ayant reçu en Allemagne une bonne correction, nous nous réjouissons qu'on la rende à ceux qu'on a sous la main. C'est ne rien comprendre à ce qui a été vécu là-bas. Imaginer que nous puissions être « dans le coup », faire cela en pensant à nous, c'est croire que les « mœurs » de là-bas ont mordu sur nous, et même que, par un mimétisme infemal, nous en avons pris goût. C'est surtout ne pas comprendre qu'en s'achamant sur les prisonniers allemands on perpétue l'enfer. »

Pablo Neruda
Le fils In : *Les vers du capitaine*
Gallimard

« Comme un violent orage
Nous avons agité
Tout l'arbre de la vie,
Secoué au plus caché
Les fibres des racines,
Et déjà te voici
Chantant parmi les feuilles,
Sur la plus haute branche
Que tu nous fais atteindre. »

Arthur Rimbaud
In : *vers nouveaux et chansons*
Le livre de poche

L'Éternité
Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Les enfants d'Izieu et leurs éducateurs

Sami Adelsheimer, 5 ans
Hans Ament, 10 ans
Nina Aronowicz, 12 ans
Max-Marcel Balsam, 12 ans
Jean-Paul Balsam, 10 ans
Esther Benassayag, 12 ans
Elie Benassayag, 10 ans
Jacob Benassayag, 8 ans
Jacques Benguigui, 12 ans
Richard Benguigui, 7 ans
Jean-Claude Benguigui, 5 ans
Barouk-Raoul Bentitou, 12 ans
Majer Bulka, 13 ans
Albert Bulka, 4 ans
Lucienne Friedler, 5 ans
Egon Gamiel, 9 ans
Maurice Gerenstein, 13 ans
Liliane Gerenstein, 11 ans
Henri-Chaïm Goldberg, 13 ans
Joseph Goldberg, 12 ans
Mina Halaunbrenner, 8 ans
Claudine Halaunbrenner, 5 ans
Georgy Halpern, 8 ans
Arnold Hirsch, 17 ans
Isidore Kargeman, 10 ans
Renate Krochmal, 8 ans
Liane Krochmal, 6 ans
Max Leiner, 8 ans
Claude Levan-Reifman, 10 ans
Fritz Loebmann, 15 ans
Alice-Jacqueline Luzgart, 10 ans
Paula Mermelstein, 10 ans
Marcel Mermelstein, 7 ans
Theodor Reis, 16 ans
Gilles Sadowski, 8 ans
Martha Spiegel, 10 ans
Senta Spiegel, 9 ans
Sigmund Springer, 8 ans
Sarah Szuklaper, 11 ans
Max Tetelbaum, 12 ans
Herman Tetelbaum, 10 ans
Charles Weltner, 9 ans
Otto Wertheimer, 12 ans
Emile Zuckerberg, 5 ans
Lucie Feiger, 49 ans
Mina Friedler, 32 ans
Sarah Levan-Reifman, 36 ans
Eva Reifman, 61 ans
Moïse Reifman, 63 ans
Miron Zlatin, 39 ans
et Léa Feldblum, 26 ans,
seule survivante.

Ce travail est dédié aux enfants d'Izieu, et à toutes les personnes qui, comme eux, ont subi, d'une manière ou d'une autre, une atteinte à leur dignité d'être humain, à tous ceux qui, comme le dit Stéphane Hessel, dans la Préface au livre de Charles Palant : « Je crois au matin », ont été réduits en esclavage.



« Fraternité »
Marie Mathias

Dire, exprimer...

Les mots ne peuvent tout dire. Mais on peut essayer d'exprimer l'indicible. C'est ce que fait Marie Mathias, par cette sculpture : « Silence ». Comment dire, en effet, l'effroi, la détresse, le cri tombé en soi, la désolation générés par la guerre, le génocide ? Ne faudrait-il pas inventer de nouveaux mots pour dire ces atrocités ? Nos ancêtres lointains ont créé les mots. Nous en fabriquons à partir de ceux hérités mais n'en créons plus.

Marie Mathias montre, par ses terres silencieuses, ce que l'humain peut faire à l'humain. Elle nous place face à notre réalité, par la médiation de son œuvre qui, elle, relève de la fiction.

Il nous faut regarder. Nous ne pouvons nous dérober : « Silence » est là et nous fait face. A tel point que nous finissons par être regardés par ces personnages. Nous sommes alors captivés par leur pleine présence. Leurs yeux, trous noirs, nous fixent et nous renvoient à notre propre béance.

Marie Mathias, par ses sculptures, veut nous faire partager ses émotions et ses interrogations. Et s'il y a des choses que l'on ne peut pas dire, l'artiste nous aide à les rencontrer autrement que par les mots. Elle nous invite à la contemplation.

« Silence », un mot pour dire l'incapacité de parler lorsque l'émotion empêche le corps, une certaine impuissance du langage, et un mot pour inviter au recueillement.

En exposant cette sculpture en ce mémorial des enfants juifs exterminés, Marie Mathias rend hommage à ces enfants, à tous les enfants victimes de massacres, à l'œuvre de Sabine et Miron Zlatin, à ce lieu de mémoire et de vie et à toutes les personnes qui agissent pour vivifier la présence de ces absents.

Elle donne aussi, par cette exposition, un sens précis à sa sculpture.

En effet, une telle scène pourrait représenter un désastre provoqué par un phénomène naturel. Mais il s'agit ici d'un événement historique. La différence est essentielle : un phénomène naturel relève de la nécessité et de la contingence. Il n'a pas de sens. Ce processus peut être expliqué par les sciences de la nature, mais pas interprété.

Sauf si, comme pour le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, par exemple, on se réfère à une interprétation religieuse. C'est ce qu'a fait Voltaire dans son célèbre *Poème sur le désastre de Lisbonne ou examen de cet axiome* : « *Tout est bien* ». Ce à quoi Rousseau répond, dans sa *Lettre sur la Providence du 18 août 1756*.

Si Dieu est à l'origine de la catastrophe, à titre de punition par exemple, alors il n'est plus question d'un phénomène naturel mais d'une intervention surnaturelle : une suspension provisoire des lois créées par l'Être suprême.

Mais lorsqu'il s'agit d'un événement historique, le sens de ce qui advient relève du vouloir humain et donc de notre responsabilité.

Par exemple, Sartre, dans son livre intitulé « L'existentialisme est un humanisme », précise que de ce point de vue l'humain « sera tel qu'il se sera fait », « il est responsable de ce qu'il est ». Par ce qu'il fait, sur lui repose « la responsabilité totale de son existence ». Et en ce sens, « il est responsable de tous les hommes. » En effet, celui qui choisit d'ouvrir la porte d'un possible tel que la guerre, le génocide, tout comme celui qui opte pour la paix, pose, par son acte, une valeur.

Ainsi, par cette sculpture et son exposition en ce lieu, Marie Mathias nous montre l'horreur de la guerre ôtant la vie à des êtres qui viennent d'arriver au monde. Elle nous place aussi face à notre responsabilité d'humain. Voulons-nous ce monde-là ?

Cette œuvre a un fort intérêt pour notre travail en classe de philosophie. De même que le roman d'Hélène Waysbord, « L'amour sans visage ». Nous sommes en présence de deux fictions nous offrant l'expérience d'un certain rapport à la réalité historique : la guerre. L'une, par la médiation de cette scène qui nous impose « le nu de la vie » et l'autre par son écriture éclatée, nous obligent à la réflexion et nous posent une question : dans quel monde voulons-nous vivre ? Chacun de nous, par ses actes, répond à cette interrogation.

Kant, dans « Doctrine du droit », nous rappelle une évidence de la raison : « Il ne doit pas y avoir de guerre » (...) Aussi, la question n'est plus de savoir si la paix perpétuelle est quelque chose de réel ou si ce n'est qu'une chimère (...) Nous devons agir comme si la chose qui, peut-être, ne sera pas, devait être, et en vue de sa fondation établir la constitution (...) qui nous semble la plus capable d'y mener (...). (...) Nous ne nous trompons certainement pas en admettant la maxime d'y travailler sans relâche, puisqu'elle est un devoir. »

Les œuvres d'art s'adressent à notre sensibilité mais ne sont pas dépourvues de raison. Elles nous permettent, au contraire, d'approcher, par le détour des images, ce que la raison tente de penser. L'art a peut-être ce privilège merveilleux de réunir ce qui est séparé. L'art unit en acte et en son œuvre le corps et l'esprit, l'imagination et la raison. Il a quelque chose de total en ce sens qu'il intéresse tout l'être. L'art nous procure cette immense satisfaction : réconcilier en nous, intimement, ce que d'ordinaire on divise, la sensibilité, l'intellect, et nous rassembler autour d'une œuvre. L'art ne nous mettra jamais en guerre.

C'est pourquoi ces deux œuvres ont une dimension éthique et politique. Chacune, par l'envers, pointe l'endroit : la paix seule est raisonnablement désirable. Et nous pouvons user de nos forces, y compris les plus terribles, en les renversant en quelque sorte, pour créer. Ces deux créatrices n'ont-elles pas dû se battre contre d'immenses puissances pour nous offrir ces deux miroirs, éprouvants, certes, mais tellement beaux ?

D. P.

« Silence », de Marie Mathias
exposition à la Maison d'Izieu,
mémorial des enfants juifs exterminés
du 6 avril au 20 décembre 2013

<http://www.memorializieu.eu/spip.php?article308>

<http://www.marie-mathias.com/>



« Silence »

Marie Mathias

Approcher « Silence » et faire face. Subir le choc de la rencontre. L'immobilité violente de la scène fige le corps. Puis regarder, debout, cette figuration, en contournant le socle afin d'adopter différents points de vue. S'asseoir enfin, pour fixer la scène, les personnages, longuement. Déplacer la chaise et faire de même. C'est alors qu'un renversement se produit : la scène n'est plus regardée, c'est elle qui (me) regarde, les personnages ne sont plus vus : ce sont eux qui (me) regardent. Se laisser absorber et regarder. Voir que ces choses inanimées ont une âme, un regard, un cri dans le silence de la terre travaillée. Se laisser accaparer par la présence et le sens de cette œuvre. « Silence »

« L'amour sans visage » et « Silence », Hélène Waysbord Marie Mathias

Ces deux œuvres nous parlent de l'absence, absence de visage, de mots, absence de l'autre, le père, la mère, l'enfant, aimé(e).

Ces deux œuvres disent le deuil, impossible en un sens, et cependant nécessaire, pour pouvoir agir, pour soi, pour eux.

Toutes deux illustrent le cri tombé en soi, celui de la petite fille de cinq ans, celui des proches.

Elles traitent aussi d'un arrêt sur image, celui qu'elles présentent, le nôtre, face à elles.

Elles expriment peut-être l'insuffisance des mots, comme s'ils manquaient à l'appel. Mais parfois il n'y a rien à dire - la parole pourrait devenir bavarder - il y a à contempler, méditer. Parfois ce silence, celui des mots lus, de la sculpture regardée, permet de parler plus tard.

Autour d'une œuvre, nous sommes à la fois seuls et ensemble. C'est peut-être là qu'émerge leur dimension éthique et politique.

Remerciements

à Hélène Waysbord et Marie Mathias, pour leur générosité ; à Sylvie Truc, pour son soutien aux élèves dans leur exercice d'écriture ; au Proviseur du lycée Pablo Neruda, monsieur Mège, pour son constant soutien ; à toutes les personnes du service de l'Intendance de notre établissement, pour leur patience à toute épreuve, et plus particulièrement à madame Braisaz-Latille, gestionnaire, Karèle Marty et Eric Richard, Florence Goulesque et Céline Charvolin ; à madame Touati, professeur d'allemand, qui a préparé les élèves à la lecture des noms ; à toutes les personnes de la Maison d'Izieu qui nous ont accompagnés dans ce long travail de plus de deux années, et plus particulièrement à madame la Directrice, Geneviève Erramuzpé, à madame Blaszyk et monsieur Quintin, professeurs d'histoire du service pédagogique qui nous ont chaleureusement accueillis et soutenus dès les premières heures de cette aventure devenue un beau voyage, à monsieur Eric Ressort avec qui nous avons mis en place l'exposition « Silence » avec sérénité ; à Jean-Jacques Kirkyacharian, professeur de philosophie, pour nos interminables discussions sur ce sujet.

Au lycée Pablo Neruda de Saint Martin d'Hères, pour son soutien financier.

Félicitations

aux élèves de Terminale L et EDPI qui se sont engagés avec vaillance et grand sérieux dans ce long et difficile travail, à ceux qui ont rédigé des textes, à ceux qui ont lu les noms des victimes du nazisme et des textes lors de la cérémonie de commémoration de la rafle du 6 avril 1944.

Dates à retenir

avril-mai 2013

Notre travail n'est pas terminé. Nous avons eu l'honneur de recevoir Hélène Waysbord, présidente de la Maison d'Izieu et auteure de « L'amour sans visage », le lundi 25 mars.

Nous recevons, jeudi 4 avril, Marie Mathias qui présente son travail aux élèves de Terminale L.

Nous accueillons, lundi 15 avril, monsieur Quintin, professeur d'histoire du service pédagogique de la Maison d'Izieu, qui assurera une conférence sur *Le génocide au Rwanda, en 1994*.

Dans un prochain numéro, nous publierons de nouveaux articles d'élèves en lien avec ces dernières activités.

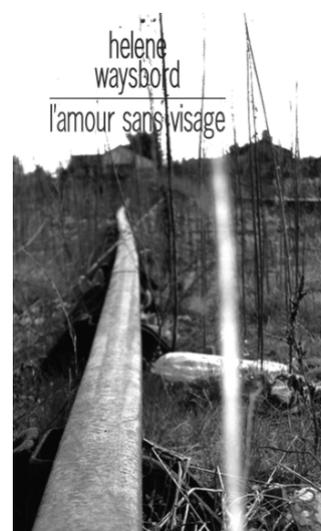


Nouvelle édition du livre

d'Hélène Waysbord,
L'amour sans visage
Christian Bourgois éditeur

sortie le 2 mai 2013

"Dans ce récit autobiographique, l'auteur part en quête de ses parents déportés en 1942. Le texte, accompagné des lettres du père depuis le camp de Beaune la Rolande, y devient *cartographie du manque* et planche de salut en même temps qu'une éblouissante méditation sur la perte."



Maison d'Izieu

mémorial des enfants juifs exterminés

70 route de Lambraz, F - 01300 Izieu Tél 04 79 87 21 05

Si vous souhaitez faire un don à cette association, voici l'adresse du site : <http://www.memorializieu.eu/spip.php> mail : info@memorializieu.eu

Lycée Pablo NERUDA

35, rue Henri Wallon 38400 Saint Martin d'Hères ce.0382203n@ac-grenoble.fr

<http://www.lycee-pabloneruda38.fr/1-300-Groupe-Humains-sur-la-meme-planete-php>